

L'AVENIR

Paraît tous les SAMEDIS dans l'après-midi.

ABONNEMENT.

Pour six mois, 5s.

Pour un an, 10s.

L'abonnement est invariablement payable d'avance.

L'Avenir,

ANNONCES.

On reçoit les ANNONCES tous les jours de 8h. à 11h. et de 2h. à 4h. p.m. Les prix des annonces, quoique les colonnes du journal soient plus larges que celles des autres journaux, sont les mêmes, et l'on fait des remises considérables sur celles publiées à long terme.

JOURNAL PUBLIÉ DANS LES INTÉRÊTS DE LA JEUNESSE.

PUBLIÉ PAR UNE SOCIÉTÉ
EN COMMANDITE DE JEUNES GENS.

" LE TRAVAIL TRIOMPHE DE TOUT. "

RÉDIGÉ PAR UN
COMITÉ DE COLLABORATEURS.

ENCOURAGEMENTS DE LA JEUNESSE.

LE SOMMEIL DE LA HARPE.

Dans ces temps heureux où Paris, sous un long règne de paix, établit aux yeux de l'Europe tout ce que les lettres et les arts ont de parfait et de plus brillant, on vit se former une société d'hommes titrés, opulents, qui, voulant offrir aux étrangers une réunion tout à la fois utile et rare, fondèrent ce lycée, où, tour à tour, se sont illustrés tant de savants et de littérateurs; où l'on vit se former un grand nombre de réputations; où la jeunesse, avide d'instruction et de gloire, trouvait des modèles dans tous les genres, et le moyen le plus sûr d'atteindre un jour à la célébrité.

Ce bel établissement qui subsiste encore, et seul traversa les troubles politiques, les orages de l'anarchie, eut, de tout temps, l'honneur d'inscrire parmi ses membres les noms les plus chers et les plus distingués. Ce qui lui donna surtout un éclat durable, et fit regarder comme une faveur le droit d'y être admis, ce fut le cours littéraire de ce nouveau Quintilien, qui, pendant quarante ans, fut l'oracle du Parnasse français, et ne cessa d'honorer la pénible fonction de critique, par une érudition profonde, par un caractère mâle, incorruptible. Élève enthousiaste de Voltaire, et contemporain de tous les hommes qui ont illustré la moitié du dix-huitième siècle, La Harpe s'était fait remarquer dès sa jeunesse, par des succès académiques, auxquels il joignit bientôt les couronnes de Melpomène. Il se plaça quelque temps après au premier rang des modernes Aristarques, dans la rédaction du *Mercure de France*, qui prit, sous sa plume, un vol rapide, et porta dans toutes les cours étrangères la gloire et la prééminence de la littérature française. Enfin, séduit par la réunion des grands talents qui composaient le lycée de Paris, enhardi par le plan vaste et imposant qu'il avait conçu, doté par la nature d'une physionomie noble, expressive, d'une éloquence ferme, entraînant, et de cette audacieuse fierté que donne la conviction de ses propres forces, La Harpe entreprit de parcourir tous les siècles, d'embrasser tous les genres: il fonda cet éternel monument devenu, pour ainsi dire, la Mappemonde littéraire, qui présente l'immense domaine de l'esprit humain, depuis la poétique d'Aristote, jusqu'aux plus légères productions que vit éclore le commencement du dix-neuvième siècle.

Aucun critique n'avait conçu jusqu'alors une idée plus grande, un projet plus téméraire, et dont néanmoins le succès a surpassé l'attente de son auteur. Qui mieux que lui posséda l'art de s'identifier avec tous les écrivains dont il parle, avec les innombrables productions qu'il analyse? Quelle étonnante variété! quelle abondance et quelle couleur locale! comme sa dialectique est pressante, irrésistible! Il séduit, il entraîne, alors même qu'il montre une prévention dont il ne peut se défendre, ou qu'il traite ses contemporains avec une partialité que peut-être il serait permis de blâmer. Jamais on n'employa plus impitoyablement l'arme de l'ironie et du ridicule; jamais on ne fit mieux sentir l'indépendance et la dignité de l'homme de lettres; jamais surtout on ne tonna avec une indignation plus véhémente contre toute espèce de tyrannie.

Cependant, à travers ces foudres oratoires qui le rendaient si redoutable, on remarquait souvent, dans ce critique sévère, la douce voix du sentiment, et le sourire de la gaieté. S'il aimait à parcourir des monts escarpés, des antres ténébreux, il se plaisait à descendre dans une prairie, à s'arrêter sous de frais ombrages, à s'y mêler parmi les pâtres, dont les jeux avaient pour lui des charmes. Il était avide de popularité; le suffrage des femmes surtout flattait son amour-propre, et chatouillait son cœur. Je l'ai vu souvent, au milieu d'un cercle brillant, rendre aux grâces, à la beauté, les hommages les plus pressés: on eût dit alors que l'austère Quintilien avait fait place au tendre Tibulle, ou au galant Ovide.

Chaque fois que La Harpe devait parler au Lycée, on s'y portait en foule; la certitude de s'instruire à l'entendre, excitait encore la curiosité. L'érudit et le jeune élève, le philosophe et l'homme du monde, orateurs, poètes, artistes, tous s'empressaient d'assister à ce cours de littérature, devenu l'oracle du siècle, la balance du mérite, et l'échelle des réputations. Ce fut ainsi que La Harpe analysa d'abord la poésie épique des anciens, les tragédies d'*Eschyle*, de *Sophocle* et d'*Euripide*; la comédie grecque et latine, les chefs-d'œuvre d'*Horace*, les satires de *Juvénal*, de *Perse*, de *Pétrone*, et les poé-

sies érotiques de *Catulle*, d'*Ovide* et de *Tibulle*. Il parcourut ensuite tous les orateurs, les historiens, les naturalistes; et, après avoir tracé le tableau vaste et fidèle des premiers siècles littéraires, il arriva plus brillant encore à celui qui semble réunir à lui seul la splendeur de tous les autres: il retraça le beau siècle de Louis XIV.

Déjà il avait analysé, trop laconiquement peut-être, le génie fondateur de Pierre Corneille: déjà il avait fait sentir toutes les beautés de Racine, dont il ne pouvait se lasser d'admirer le style, qu'il appelle le langage des dieux. Enfin il venait de rendre à Molière, à Despréaux et à Jean-Baptiste Rousseau, les hommages qu'ils méritaient lorsqu'il annonça que, dans la première séance, il parlerait sur *La Fontaine*. On attendait le jour fixé avec une impatience proportionnée au talent de l'orateur. On savait d'avance le respect, l'admiration qu'il portait au fabuliste inimitable: et ces sentiments qu'éprouvait l'universalité des habitués du Lycée, ne firent qu'augmenter l'intérêt qu'offrait un semblable sujet, et le désir d'entendre le plus redoutable des critiques rendre justice au *bonhomme*.

La Harpe, de son côté, mesura, d'un œil observateur, la tâche qu'il avait entreprise; et ne doutant pas que son opinion sur *La Fontaine* ne fit époque dans la république des lettres, et ne contribuât à sa propre réputation, il se livra tout entier à cette partie de son Cours Littéraire. Entraîné comme par enchantement dans l'examen de tant de fables dont le charme et la variété produisent l'indécision du choix, il fut longtemps sans pouvoir classer ses idées. Il lisait sans cesse, et relisait encore, s'arrêtant à chaque phrase, à chaque vers, à chaque mot, dont il admirait la grâce et le naturel. Cependant la veille de la séance annoncée arriva, sans qu'il eût achevé de mettre en ordre son travail. Il lui fallut donc passer la nuit entière à rassembler ses matériaux, à former cette analyse, ou plutôt cet éloge de *La Fontaine*, qu'on peut regarder comme le fragment le mieux pensé, le plus profondément senti, qui soit sorti de la plume féconde de l'Aristarque français.

Le jour annoncé, l'entrée du Lycée fut assaillie par un nombre considérable de curieux et d'habités, qui s'entassaient à chaque porte, remplissaient les issues, et semblaient d'avance recueillir avec avidité tout ce qu'allait proférer la bouche éloquente du célèbre critique. Celui-ci ne paraissait ordinairement à la tribune que le dernier; il ne se rendit donc au Lycée que vers le milieu de la séance, et s'arrêta, selon son usage, dans une petite pièce éloignée des grands salons, et faiblement éclairée, où il aimait à méditer en silence, avant de se montrer en public, et à recueillir toutes ses forces; mais ce jour-là même elles se trouvèrent tellement épuisées par l'excès du travail et la privation du sommeil, qu'il s'endormit en examinant de nouveau ce qu'il allait prononcer devant le nombreux auditoire qui l'attendait avec impatience.

L'orateur qui le précédait immédiatement à la tribune, ayant fini de parler, on s'attend à voir paraître le nouveau *Quintilien*: on se dispose à l'applaudir dès son entrée, on s'agite, on s'avance, on se presse, afin de ne pas perdre un seul mot de ce qu'il va dire, lorsqu'un des administrateurs de Lycée vient annoncer que M. La Harpe, ayant passé la nuit à retoucher son travail, s'était abandonné, dans une pièce voisine, à un sommeil si paisible et si profond, qu'on n'avait pas le courage de le réveiller, et qu'on désirait à cet égard consulter l'assemblée. "Nous attendrons, s'écrie-t-on de toutes parts: puisqu'il a veillé pour nos plaisirs et notre instruction, nous respectons son sommeil. — Cependant il est tard, reprend l'administrateur, et ce repos salutaire dont jouit en ce moment M. La Harpe, peut se prolonger longtemps encore. — Eh bien, répondent plusieurs voix, nous remettons à la prochaine séance le bonheur de l'entendre: oui, nous nous retirons tous, en suppliant qu'on ne le réveille pas." A ces mots chacun se lève et se dispose à sortir en silence, lorsque *Luce de Lancival*, jeune professeur d'éloquence, et passant déjà pour l'un des plus habiles lecteurs de la capitale, demande que chacun reste en place, et propose de lire pour l'orateur endormi. "Le cahier, dit-il, qui contient le travail de M. La Harpe, est tombé à ses pieds; je vais, si l'on daigne m'y autoriser, m'en emparer au nom de l'assemblée; il me suffira de quelques instants pour le parcourir, pour habituer mes yeux à l'écriture de ce grand maître, et je tâcherai de donner ensuite à cette importante production, sinon tout le charme dont elle est susceptible, du moins l'expression la plus vraie du respect et de l'admiration." On applaudit à la proposition du jeune professeur; elle fut adoptée avec d'autant plus d'empressement, qu'elle offrait à la fois le moyen de satisfaire une attente si légitime, et celui non moins pi-

quant peut-être, d'applaudir au talent de *La Harpe*, sans qu'il pût s'en douter.

Luce de Lancival, après avoir été prendre le manuscrit aux pieds du célèbre professeur, toujours plongé dans un profond sommeil, vient se placer à la tribune, où, rappelant tout son courage, et faisant excuser de nouveau ce que sa démarche pouvait avoir de téméraire, il fait entendre la lecture de ce chapitre du Cours de Littérature, intitulé: "*De la Fable et du Conte, et commençant par ces mots: De la Fontaine...*" A ce nom tous les cœurs furent émus; il rappelait à la fois le guide de l'enfance, l'ami de l'âge mûr, et le consolateur de la vieillesse. Tous les sexes, tous les âges lui rendirent hommage, et ce nom chéri de *La Fontaine* fut salué par un applaudissement universel et longtemps prolongé. Le jeune lecteur, transporté lui-même, et partageant vivement l'émotion des auditeurs, ne put d'abord proférer que d'une voix altérée le début de *La Harpe*, qui prouve que si, dans tous les genres d'éloquence et de poésie, la prééminence fut disputée ou partagée, soit chez les anciens, soit parmi les modernes, il n'en existe qu'un dans lequel un seul homme ait éclipsé tous ses rivaux; et que ce genre lui est tellement resté en propre, que désigner la fable, c'est nommer *La Fontaine*.

Luce de Lancival, se livrant ensuite à la chaleur entraînant de son élocution, fait sentir l'élégance et la vérité du portrait que *La Harpe* trace de ce poète inimitable, "qui, dit-il, sublime dans sa naïveté, charmant jusque dans sa négligence, est au-dessus de l'analyse, et ne peut être que lu, relu, goûté avec délices; écrivain enchanteur, à qui nul n'a ressemblé dans sa manière de raconter; sage de tous les temps, qui, sous l'attrait du plus gracieux badinage, sait donner du charme à la morale, et surtout faire aimer le bon sens..." Ici les applaudissements recommencent, et sont aussitôt réprimés par la crainte de réveiller celui qui les excite, et qui toujours est enseveli dans un profond sommeil. Mais lorsque le lecteur, passant à la description du bonheur dont jouissait l'illustre fabuliste, et de sa bonhomie qui lui fit tant d'amis, lut cet ingénieux parallèle du *Bonhomme* et du *bon Roi*; lorsqu'il dit que ces deux personnes populaires, qui expriment si bien l'opinion générale, n'ont jamais été donnés par les Français qu'à deux hommes qui passeront dans la postérité la plus reculée, chargés de leur amour, de leur admiration, et que toujours ils désigneront *Henri IV* et *La Fontaine*... alors les applaudissements se renouvelèrent, et les acclamations qui s'y joignirent furent si vives, qu'elles réveillèrent enfin celui qui les méritait si bien, et qui, loin de songer à son triomphe, crut bonnement que ces transports n'étaient qu'un hommage rendu par le public au talent du jeune professeur d'éloquence, dont il reconnut la voix, et auquel il portait un intérêt particulier.

Cependant celui-ci, qu'animait l'effet qu'il produisait sur tout son auditoire, continue à lire ce chef-d'œuvre de *La Harpe*, qui d'abord écoute vaguement quelques phrases qu'il trouve de son goût. "J'ai toujours prédit, se dit-il à lui-même, que ce *Luce de Lancival* irait loin... Comment donc! voilà du trait, de la verve, de la véritable éloquence. Je ne ferai pas mieux moi, qu'on dit passé maître..." Mais, qu'on juge de la surprise de cet habile critique, lorsque le lecteur, venant à proférer de nouveau le nom de *La Fontaine*, fait sentir l'influence du bonhomme sur le bonheur de ses semblables! *La Harpe* reconnaît alors ses idées, ses expressions, et se retrouve dans son propre domaine. Il cherche son manuscrit qu'il ne peut trouver; il écoute encore, et ne doute plus qu'on n'ait voulu respecter son sommeil, et que le jeune *Luce de Lancival*, qui lui a paru si pur et si brillant, ne soit son fidèle interprète. Vivement ému, mais ne voulant pas interrompre une lecture qui charmait une si nombreuse assemblée, et lui faisait éprouver à lui-même une jouissance inexprimable, il se tient près de la porte, appuyé contre le mur, et respirant à peine; il suit avec ivresse tous les mouvements oratoires de l'heureux lecteur, et partage tellement les vives impressions qu'ils produisent, les transports qu'ils excitent, qu'entraîné émalgré lui, vers la fin de la lecture, il s'avance involontairement à la porte d'entrée, montre sa figure épanouie aux auditeurs, qui se lèvent à l'instant même, volent à sa rencontre, et le comblent de félicitations et d'hommages. Les administrateurs du Lycée l'instruisent de la privation qu'avait voulu s'imposer tout l'auditoire, pour ne point troubler son sommeil, et *Luce de Lancival*, descendant de la tribune, et remettant à *La Harpe* son manuscrit, lui dit en se jetant dans ses bras: "Maître, excusez ma témérité! vous voyez un jeune athlète qui, pour s'habituer aux combats, s'exerçait avec les armes d'Hercule."

POESIE CANADIENNE.

L'ORAISON DOMINICALE.

Seigneur, ta gloire immense
Remplit tout l'univers.
Les habitants des airs,
Dans leurs chants d'innocence,
Les poissons dans les mers
Annoncent ta puissance,
Et cent peuples divers
Célèbrent ta clémence.
Ton fort majestueux
Touche au plus haut des cieus,
Et les profonds abîmes
Où tu punis les crimes,
A ta vue, effrayés
Et saisis d'épouvante,
S'agitent sous tes pieds
Dans leur rage impuissante.
— Du haut sommet des cieus
Ah ! Seigneur, vers la terre
Daigne tourner les yeux !
N'es-tu pas notre père ?
Et nous tes fils heureux,
Créés à ton image.
— Prends soin de ton ouvrage
Et nous comblant de biens
Tous les jours de la vie,
Resserre les liens
Qui t'unissent aux tiens
Par ta grâce infinie ;
Et nous, tes fils chéris,
Nous dirons dans ton temple,
Du Dieu qui nous contemple
Les bienfaits infinis.
— Accomplis ta promesse
Et ne te souviens pas,
A l'heure du trépas
Que j'ai péché sans cesse.
Épargne ma faiblesse
Et te rappelle alors
Qu'à celui qui me blesse
J'ai pardonné les torts.

L. T. G.

Montréal, novembre 1847.

L'AVENIR.

Laissons là ceux qui croient que le monde va crouler,
parceque tout se remue et s'agit autour d'eux.

MONTRÉAL, SAMEDI 20 NOVEMBRE, 1847.

S'il est quelque chose que nous devons rechercher, que nous devons envier, que nous devons nous procurer par tous les efforts, par tous les sacrifices et par tous les moyens possibles, c'est certainement l'éducation, nous devons la rechercher comme individus, comme hommes et comme canadiens, particulièrement parceque sans elle nous ne pourrions jamais atteindre ni acquérir et conserver la position que nous avons droit d'occuper ici en tant qu'individu, que société et que peuple.

Nous ne devrions donc rien négliger pour nous la procurer mutuellement, et ceux qui en possèdent assez pour pouvoir en apprécier tout le mérite et toute l'importance devraient faire tous leurs efforts et employer toutes leurs capacités et leur influence à la répandre au sein du peuple, au milieu des classes laborieuses et industrielles surtout, car ce sont elles qui composent vraiment le peuple, et qui en sont la véritable base. On juge ordinairement de la prospérité d'une population, par son industrie, son activité et son aisance, et d'après les mêmes principes que l'on juge de la fertilité d'un champ suivant la quantité de sa production. Si la population productive travaille et produit beaucoup, elle doit recevoir en proportion et doit être dans un état de prospérité; de même si elle est inactive et produit peu, elle doit rien recevoir en échange de son inactivité et de son apathie, et doit nécessairement végéter et vivre dans la misère, la gêne et l'embarras; or, si ces classes ne sont pas dans un état d'aisance et de prospérité, le peuple dont elles sont l'âme et le soutien devra indubitablement s'en sentir. Personne n'ignore que ce sont ces classes-là, que ce sont les classes productives chez nous qui ont le plus besoin d'éducation, qu'elles manquent même, dans un grand nombre de cas, de l'éducation nécessaire pour apporter aux calculs de ses affaires journalières une surveillance personnelle, ce qui est un de ses plus grands malheurs. Nous le répétons encore, tant que notre population agricole et industrielle, formant, réunies ensemble, la classe productive, ne sera pas instruite, il n'y aura jamais de vraie prospérité pour le peuple canadien.

C'est donc là où doivent tendre tous les efforts des vrais amis du pays et de l'éducation, et c'est là où a visé la presse qui s'est occupée de ce sujet depuis quel-

que tems. La presse a compris son rôle, puisse le peuple comprendre le sien.

Nos lecteurs se rappellent l'excellent article sur l'éducation que nous avons reproduit il y a quelque tems, venant de l'*Echo de la Presse* et signé *L'Arbre de la Vallée*. Cet infatigable et savant collaborateur de l'*Echo* a publié deux autres articles sur le même sujet depuis, et qui ne le cèdent en aucune manière à celui que nous avons déjà donné à nos lecteurs. Nous aimerions à avoir assez de place pour pouvoir les reproduire tout au long, mais, néanmoins, nous en donnerons assez à nos lecteurs pour leur en faire apprécier le mérite, tout en les invitant à réfléchir attentivement sur les faits, les avancés, et les recommandations de ce savant écrivain.

Nous répétons ce que nous avons déjà dit: de semblables écrits ne peuvent avoir trop de retentissement. Ces morceaux sont rédigés avec talent, avec énergie, avec force et patriotisme, et, s'ils sont lus comme ils devraient l'être, ils produiront tôt ou tard leurs bons effets. C'est avec plaisir que nous lisons de semblables morceaux, c'est avec un juste orgueil et nous aimerions qu'ils fussent lus et médités par tous les canadiens. Les faits sont justes et bien fondés, les vérités énoncées sont frappantes, tout le monde en convient, mais en fera-t-on plus pour tout cela? va-t-on s'empresser de mettre ces préceptes en pratique? ça fera bien sensation pour un moment, tout nous met en émoi! mais après tout ce n'est qu'un article de journal, comme on dit tous les jours, et on passera dessus comme on a passé sur tant d'autres. Mais pour tout cela il ne faut pas que l'*Arbre de la Vallée* se décourage dans l'œuvre qu'il a entreprise, qu'il continue toujours sa tâche en se persuadant bien que, quoiqu'une goutte d'eau soit bien faible, elle peut en tombant toujours à la même place percer un rocher. Nous aimerions à en voir des arbres comme celui-là prendre racine dans nos campagnes et étendre leurs rameaux bienfaisants d'un bout à l'autre du pays, et que le bruit de leurs feuillages devenant si touffus éveille enfin l'apathie proverbiale de notre population. C'est un de nos vœux les plus ardents. Et pourtant il en existe dans nos campagnes une foule de jeunes gens instruits qui seraient capables de se rendre utile par leurs écrits et leurs travaux. Il en existe dans nos villes un plus grand nombre encore qui devraient faire plus qu'ils ne font. Que de connaissances n'acquerraient-ils pas en cherchant par leurs écrits à répandre le goût de l'éducation? Que de jouissances ne se procureraient-ils pas en travaillant au bien-être de leurs semblables? Et quand ils auront vécu longtemps, ayant toujours eu l'amour du bien à cœur, quelle ne sera pas leur joie en se voyant, sur leurs vieux jours, entouré d'une population reconnaissante, bénissant l'Être Suprême de leur avoir donné des concitoyens aussi utiles, et le priant de vouloir bien leur préserver leurs jours? Que n'écrivent-ils ces jeunes gens qui ont toutes les qualités requises pour former de bons écrivains? Ils éprouveront peut-être quelques difficultés en commençant, mais qu'ils se persuadent bien que l'on devient jamais forgeron sans avoir forgé!

L'Arbre de la Vallée, après avoir peint de son habile plume la position de la population canadienne, s'exprime ainsi dans l'*Echo de la Presse*, du 5:

Ainsi donc dans toutes les entreprises, dans tous les établissements du pays, je vois avec douleur les canadiens journaliers, tandis qu'à la tête de ces entreprises et de ces établissements sont des hommes d'origine étrangère. A eux le commandement, aux canadiens l'obéissance; à eux les profits, aux canadiens les travaux. Mais les canadiens ont la vigueur, la force, ils sont infatigables, ils ont l'amour de la liberté et de l'indépendance, caractère des âmes nobles; ils ont l'impétuosité, le courage et la persévérance, garants du succès; ils ont des talents propres à tout. Que leur manque-t-il donc? Les lumières de l'intelligence, cet œil des peuples, sans lequel le corps le plus robuste est impuissant. Les canadiens travaillent comme si Dieu en commandant le travail à l'homme lui eût défendu d'en recueillir les fruits. Il y a pourtant un petit nombre de nobles exceptions qui sont toutes le fruit de l'éducation.

Je viens de parcourir quelques-uns des effets que produisent les hommes et les capitaux étrangers introduits au milieu de notre population. Mais si nous en souffrons de si funestes conséquences, à qui devons-nous en attribuer la faute? pas à d'autres qu'à nous qui ne voulons pas nous instruire et nous éclairer, et qui ne voulons pas profiter des avantages que la nature nous donne, et que la science nous ferait connaître. Tels seront encore les effets infiniment plus funestes que produira l'introduction au milieu de la population canadienne, par la libre navigation du St. Laurent, ces nouveaux capitaux et ces nouveaux spéculateurs étrangers. Mais qu'on me comprenne: ces effets ne seront funestes que pour la population canadienne-française si elle persiste dans son ignorance.

Je dis donc que la position de la population canadienne-française ne sera plus désormais ce qu'elle a été; que si elle continue dans la même inactivité, que si elle repousse sans cesse le flambeau des sciences qui vient l'éclairer, dans un petit nombre d'années, son influence et sa prospérité qui doivent taire du peuple indépendant, ne seront plus ce qu'elles sont aujourd'hui, qu'il lui sera impossible de reconquérir le terrain perdu, et de reprendre dans la balance des pouvoirs sa position actuelle.

Loïn de moi pourtant l'opinion de ceux qui au moment du combat passent à l'ennemi en criant que tout est perdu, et voudraient entraîner dans leur fuite et leur honte les soldats prêts à disputer chèrement la victoire et sûrs

de la gloire même après la défaite. Je dis plus, je dis que ce sont des traîtres ou des lâches, les hommes éclairés qui sentent la position du pays et qui abandonnent leurs compatriotes aujourd'hui qu'ils ont le plus besoin de leurs lumières. Et quelle récompense ces hommes qui s'attachent ainsi aux pas des étrangers peuvent-ils en attendre? Qu'ils aillent consulter l'histoire de tous les peuples, qu'ils consultent la raison et la nature elle-même; qu'ils demandent aux transfuges de toutes les nations. Partout ils trouveront le nom et la fortune des vainqueurs à la place des vaincus. Ne vaut-il pas mieux se donner la main pour soutenir son nom, sa fortune et son peuple, que de se séparer pour aider ceux qui savent très bien s'aider eux-mêmes? j'ai entendu bien des fois sortir de la bouche des canadiens instruits ce cri si peu patriotique arraché par l'égoïsme. "Les canadiens ne veulent pas de l'éducation, laissons-les donc." Oui, et quand on n'aura plus besoin de vous et de vos enfants on vous laissera à votre tour.

Noyés comme sont les canadiens-français au milieu des populations étrangères, ils n'ont qu'un moyen de salut: c'est de ne faire qu'un corps, uni étroitement, se protégeant les uns les autres et prenant l'éducation pour arme et pour flambeau. Alors, quoique en petit nombre, ils seront invincibles. Comme ces rochers au milieu des ondes où viennent se briser les vagues poussées par les tempêtes, ils passeront les âges en grandissant. Ils conserveront leur religion, leurs institutions, leur langue et leur lois; et leur tour viendra à l'heure marquée.... A moins que déchirant leurs drapeaux, effaçant leurs souvenirs, rougissant de leur gloire et de leur nom, ils ne passent à l'ennemi et se cachent dans leurs rangs. Non, Canadiens, votre passé est trop grand pour souffrir une telle humiliation. Un rang trop noble coule dans vos veines pour en rougir et vouloir le confondre avec un sang étranger. Choisissez pourtant le sort que vous voudrez: mais rappelez-vous que, dans l'un ou dans l'autre, l'éducation seule, peut vous soutenir sur les flots de l'abîme et vous empêcher de tomber dans l'humiliante position d'être les serviteurs des étrangers.

L'éducation seule en montrant ces dangers au peuple canadien, lui apprendra à les éviter. L'éducation seule, en éclairant l'intelligence du peuple, lui enseignera à cultiver les terres d'après toutes les règles de la science, et le mettra en état d'offrir sur ses marchés une concurrence indépendante. L'éducation seule le réveillera de ce sommeil léthargique où il semble endormi. L'éducation seule, en détruisant les préjugés et les coutumes, introduira dans tous les travaux cette perfection scientifique qui le mettra au niveau de tous les peuples du monde. L'éducation seule lui donnera les sentiments généreux et libéraux qui grandissent le peuple à ses propres yeux, et intresse à son sort tout le genre humain.

Dans l'*Echo* du 12 il continue son travail et nous montre la différence qui existe entre l'homme instruit et l'homme ignorant de la manière suivante:

La pensée chez l'homme ignorant ne dépasse guère les bornes de son horizon. L'œil de son intelligence, semblable à celui de son corps, ne voit que la surface des objets qui tombent sous ses regards. Son univers, c'est le firmament à quelques milles au-dessus de sa tête; c'est son village ou les lieux qu'il a parcourus; au-delà sont les bornes du monde possible. Tous ces grands souvenirs, qui font de l'esprit humain le miroir vivant des siècles passés, ne sont pour lui que l'idée confuse d'un monde qui doit avoir existé avant lui. Dans les peines et les angoisses qui suivent à la trace la vie humaine, veut-il chercher des consolations dans les souvenirs du passé, dans les espérances de l'avenir, dans les tableaux riants de la nature, dans l'exemple de l'homme son frère qui a bu à la même coupe, rien ne s'offre à sa pensée que l'image ingrate de sa vie, que des ténèbres partout. Pourquoi est-il placé dans la société? pourquoi existe-il? Je doute fort qu'il le sache. On lui en aura dit deux mots, mais il ne les comprend pas. Parlez-lui des découvertes de la science, des lumières et des progrès des peuples qui l'environnent, des grands intérêts de son pays, des malheurs qui le menacent, de l'influence de telle mesure politique, sur l'avenir de sa patrie, sur sa destinée et celle de ses enfants; un sourire de pitié, un mot de mépris ou d'incrédulité fera sa réponse. Tous ses travaux, toutes ses pensées se bornent à son existence et à celle de sa famille, à la nature et non à la raison. Chez lui, aucun de ces sentiments généreux et philanthropiques qui élèvent l'homme au-dessus des peines, des passions ou des intérêts du moment; aucune de ces pensées qui font revivre au-delà de la tombe; aucun de ces travaux intellectuels, utiles à l'univers, et dont les générations futures recueillent les fruits. C'est bien un des anneaux de la chaîne qui lie l'humanité à la terre, mais non une de ces nobles intelligences qui voudrait placer le genre humain dans les hautes régions de la vérité et de la raison en le dégageant de la fange, des vices et des ombres des préjugés.

Son front toujours semblable à lui-même est scellé du sceau de l'ignorance; jamais on y voit briller les éclairs du génie, jamais on y voit errer les ombres de la pensée; jamais son œil s'illumine des rayons pénétrants de l'intelligence.

O homme, est-ce donc là ta destinée?... toi qui as une intelligence si grande, une âme si noble, un esprit si vaste qui peut contenir l'univers, peser les mondes, pénétrer les secrets de la nature, s'élever au milieu des astres et leur marquer leur course, qui peut renfermer en toi tous

les événements et les siècles qui apparaissent à ton ordre et se montrent à ta voix.

Quand je vois ces milliers d'intelligences, qui, si elles eussent été éclairées, auraient changé la face du monde, condamnées à une éternelle inactivité; quand je vois toutes ces figures, miroirs trop réels de l'âme, où je ne lis que l'ignorance et la dégradation; quand je vois tous ces hommes qui n'ont recueilli de la société que ses maux, ses bassesses et ses vices; quand je les vois repaître leur esprit de chimères et de préjugés et refuser de croire à la vérité, je suis accablé de tristesse. Il me semble voir le genre humain asservi à un esclavage mille fois plus funeste et plus honteux que celui où gémissaient les peuples sous les tyrans; car l'esprit des masses chez presque tous les peuples est encore enchaîné par ce hideux despote, l'ignorance, comme étaient ses libertés et ses droits sous ces criminelles puissances humaines. Quoi, tous les hommes sont égaux et libres, et un petit nombre usurpera un pouvoir injuste sur les autres? quoi, tous les hommes sont nés avec un esprit qui ne demande qu'à être développé pour produire ses moissons, et qu'un petit nombre pourra s'en servir pour son bonheur et celui de la société? mais l'esprit de l'homme n'est-il pas la partie la plus grande, la plus noble et la plus utile de lui-même? que penseriez-vous d'un pays possédant un sol fertile, mais où l'on ne cultiverait que quelques champs, de peur que le peuple ne devint trop riche; ne serait-ce pas le comble de l'ineptie? Mais une société possédant des milliers d'intelligences et qui n'en veut éclairer que quelques-unes, n'est-ce pas l'absurdité la plus complète? La société qui élève ses enfants dans l'ignorance, que fait-elle de plus que la brute qui allaite, réchauffe et défend ses petits contre ses ennemis?

L'humanité, écrasée depuis des siècles sous une double oppression, celle des tyrans et celle de l'ignorance, s'est presque dégagée de la première en rendant au peuple la juste part du pouvoir; qu'elle poursuive le grand œuvre de sa liberté et de sa régénération, en leur donnant les lumières intellectuelles.

La liberté et l'éducation sont si naturelles à l'homme que, du moment qu'il y a goûté, il ne peut se déterminer à y renoncer; il les préfère aux richesses et à la vie. Mais une fausse idée de la liberté a fait croire aux puissants du monde que, s'ils la partageaient avec les peuples, ils ne pourraient plus en jouir, et ils les ont asservis. Une fausse idée de l'éducation a fait penser à ceux qui la possédaient que, du moment que tous les hommes pourraient manier une arme semblable, ils s'en serviraient pour bouleverser la société, ou la tourneraient à leur propre destruction et ils n'ont pas travaillé à la rendre universelle. Pourtant les uns et les autres ont voulu léguer à leurs enfants ces deux héritages: ceux-là, la toute-puissance sociale, fardeau et simulacre de liberté; ceux-ci, la puissance intellectuelle, autre souveraineté, autre domination. Pour paraître plus brillant, ils ont laissé les peuples dans l'ombre. Et ne voit-on pas encore de nos jours des traces de cette aristocratie intellectuelle? Ici, tout en cultivant leur intelligence, regrettant les temps heureux du moyen-âge où, trop souvent, les hommes éclairés et les gouvernements cruels et absolus se donnaient la main pour tenir les peuples dans le bienheureux état de servage et le doux sommeil de l'ignorance. D'autres regardent l'envahissement des lumières chez le peuple comme un attentat à la souveraineté de leurs opinions et de leur influence: sans oser l'avouer, ils craignent les lumières universelles. La liberté sociale et intellectuelle sont deux sœurs dont la vie dépend l'une de l'autre.

Si un seul homme, sorti du peuple, après avoir donné l'essor aux facultés de son intelligence, a pu, en se livrant à l'étude des lois physiques et sociales, laisser à son pays des inventions précieuses; enrichir le genre humain de découvertes propres à changer quelques fois la face du monde; donner à la société des lois qui devaient augmenter son bien-être; que serait-ce si tous les hommes jouissant de l'influence bienfaisante de l'éducation eussent pu apporter à leur pays, et à l'univers entier, les fruits de leurs réflexions et de leurs travaux? aujourd'hui surtout que chaque pensée nouvelle, si elle est utile, ne meurt plus avec celui qui l'a conçue, mais devient l'héritage du genre humain.

Dans toutes les classes de la société condamnées à l'ignorance, combien de fronts où auraient pu germer de grandes pensées, où auraient pu croître de grands talents? Combien d'hommes qui, avec l'éducation, auraient pu rendre à leur pays et à l'humanité d'immenses services?... Cependant ils ont passé sans être aperçus; et n'ont laissé à leurs noms que l'oubli. Sans l'éducation, qu'auraient été un Fénélon, un Franklin, un O'Connell, un Pitt, un Newton et des milliers d'autres? Plus près de nous qu'auraient été un Plessis, un Painchaud, un Papi-neau, un Lafontaine, un Taché et tant d'autres qui ont rendu et rendront encore, je l'espère, à leur pays, de précieux services? Ils auraient passé dans l'ombre avec les autres, et le pays serait privé de leurs lumières et de leurs travaux. Il y a donc une immense différence entre l'homme instruit et celui qui ne l'est pas. L'utilité de celui-ci est circonscrite dans le cercle étroit de son existence, il finit avec sa vie; tandis que les travaux du premier ressemblent à ces arbres qui rapportent des fruits délicieux pendant des générations. Je ne sais si Homère et Virgile, en livrant aux flots des siècles leurs voix mélodieuses, écoutaient ces milliers d'échos qui leur répondent depuis deux mille ans!

La Sainte-Catherine.

Nous croyons qu'il est superflu de rappeler à nos lecteurs que c'est mercredi prochain que doit avoir lieu, à l'Hôtel Donegana, la célébration pour la seconde fois, à Montréal, de cette ancienne Ste-Catherine, par une grande soirée publique. La Sainte-Catherine! Que de doux et joyeux souvenirs ce seul mot ne doit-il pas éveiller dans le cœur de tout canadien. Le vieillard se souvient avec plaisir du jour où autrefois une réjouissance universelle se faisait entendre d'un bout du Canada à l'autre, comme pour annoncer que les rudes travaux de l'été étaient terminés et qu'il fallait se préparer à combattre joyeusement et chaleureusement la froide rigueur de nos longs hivers. Il se rappelle des jouissances intimes qu'il a causé à une famille chérie en les surprenant, le soir de la Ste-Catherine, par une de ces délicieuses réunions dansantes comme savait en faire nos aïeux, et qui étaient d'autant plus agréables qu'elles étaient inattendues; néanmoins, dans ces dernières années, on avait singulièrement négligé cette pauvre Ste-Catherine, jadis si désirée, si choyée, si fêtée, mais depuis que les jeunes Canadiens de Montréal ont eu l'heureuse idée de réunir la grande famille canadienne pour célébrer son anniversaire, Ste-Catherine est revenue à la mode plus que jamais; aussi il y aura foule à la soirée du 24 qui promet d'être une des plus belles qu'on ait vu à Montréal. Comme on le verra par nos annonces, Son Excellence le Gouverneur-Général et Lady Elgin assisteront à la soirée, ce qui contribuera à lui donner encore plus d'éclat.

La huitaine.

— Il a circulé plusieurs bruits, durant la huitaine, à propos du comté de Champlain. Les uns disent que M. Guillet a été destitué de sa charge d'agent des biens des Jésuites, et que E. Dubord, écrivain de Champlain, le remplace; d'autres, plus malins sans doute, prétendent que M. Dubord n'a eu la charge qu'à la condition de supporter le candidat du gouvernement aux prochaines élections et que ce serait le lieu que le ministère actuel aurait choisi pour se créer un solliciteur. Quant aux bruits qui ont couru sur le compte de M. Dubord, nous pouvons rassurer nos lecteurs et ceux qui ont eu connaissance de l'affaire Ogden, au même comté, le candidat sydenhamiste en 1841, doivent savoir à quoi s'en tenir sur les principes avec lesquels M.-D. reçoit ordinairement la corruption politique. Nous n'ajoutons pas foi à la rumeur qui dit que M. Dubord est vendu et a déjà passé au sein de la corruption. Nous espérons que ce citoyen aura bientôt occasion de revendiquer tout ce qu'on a bien voulu dire contre lui depuis quelques jours.

— Comme nous le supposions dans notre dernier numéro, M. Bourret vient d'être élu maire de Montréal.

— L'inauguration du chemin de fer a eu lieu hier à midi. Toutes les personnes présentes ont paru très satisfaites.

— La température a été des plus maussades depuis quelques jours. Après avoir vu sillonner en tous sens nos rues par les voitures d'hiver pendant quelques heures dimanche dernier, nous sommes tombés dans la boue, la pluie, la grêle et nous ne savons quoi. Aujourd'hui le temps est clair et froid, nos rues sont gelées.

— Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce du portrait de S. S. Pie IX.

— Les journaux qui n'ont pas encore reproduit notre annonce sont priés de vouloir bien le faire.

— Nous voyons avec plaisir que la maison Beaudry et Frère, qui avait arrêté les affaires depuis quelques temps par suite de malheurs commerciaux, va être ouverte de nouveau, lundi prochain, à ses nombreux achalandés qui ne manqueront pas d'y faire visite. Les affaires seront conduites comme ci-devant.

— Les maisons anglaises de commerce de la rue Notre-Dame ont commencé, lundi dernier, à se fermer à 7 heures tous les soirs. Nous regrettons de voir qu'il n'y a que deux maisons canadiennes qui suivent cette règle et ne permettent pas à leurs employés de se récréer et de s'instruire en même temps.

— Les *Mélanges Religieux* d'hier soir nous apprennent qu'au moment de mettre sous presse ils recevaient des nouvelles bien chagrinantes sur la santé de Messire Pâquin; qu'il avait reçu les derniers secours de la religion et qu'on désespérait de pouvoir le conserver.

— La rumeur met tout en émoi par le tems qui court et va sans dire qu'il s'agit tout bonnement d'élection cette fois-ci. Quoiqu'on ait encore rien de bien certain quant à leur époque, il paraît plus que probable qu'elles auront lieu d'ici au mois de janvier. On parle de plusieurs changements dans la représentation du pays en chambre. On annonce l'honorable Lafontaine et B. Ho'mes, écrivain devant caissier de la banque de Montréal, comme les candidats réformistes pour la ville de Montréal. Ce serait certainement deux députés dignes de représenter notre capitale; leurs opposants seraient, dit-on, MM. Moffatt et Gugi, la crème du *toryisme*.

On parle de MM. Chabot et Drummond comme se retirant de la vie publique, on n'annonce encore personne comme devant remplacer le premier, mais ce dernier le serait, suivant la rumeur, par M. Belleau qui a toutes les chances du succès. M. Viger ne briguera plus les suffrages des électeurs des Trois-Rivières et M. Turcotte, dit-on, tenterait ces derniers qui pourraient bien remplacer un *ex-président* par un *futur solliciteur*. On dit de plus que M. Morin se présentera au comté de Terrebonne;

que M. Taschereau opposera M. Belleau; que M. Rhéaume opposera M. Cauchon à Montmorency. Quant à ce dernier comté, nous aimerions bien à savoir pourquoi un réformiste comme M. Rhéaume irait opposer un des plus chauds et plus zélés de nos députés parlementaires. Sera-ce pour encourager la désunion dans les rangs réformistes? ou pour propager l'ancien régime de jalousie personnelle entre les hommes d'un même parti? Non, nous espérons qu'il n'en sera pas ainsi et que la rumeur se trompe quant à ce comté.

Institut-Canadien.

Séance du 18 novembre, 1847.

M. J. Huston, le nouveau Président, occupait le fauteuil.

L'essayiste étant absent, il n'y eût pas d'essai de lui.

Question discutée:

« L'établissement de communautés religieuses en grand nombre peut-il contribuer à l'avancement d'un pays? »

MM. Labrèche-Viger, Doure et Laberge parlèrent pour le côté affirmatif de la question.

MM. R. Lafamme, Blanchet et Papin parlèrent en faveur du côté négatif.

La question mise aux voix fut décidée dans l'affirmative à une grande majorité.

M. R. Lafamme promit un essai pour 15 jours.

Question choisie pour la même séance:

« Le principe d'exclusion des étrangers, dans la société canadienne-française, peut-il être avantageux à la nationalité canadienne-française? »

Après les affaires de régie terminées, le Dr. Robert Nelson, de New-York, fut élu membre honoraire de l'Institut.

Trois nouveaux membres actifs et deux membres correspondants furent admis, et l'Institut s'ajourna.

V.

A la jeune classe mercantile.

Jeunes confrères,

Je ne saurais vous exprimer le plaisir que je ressens de pouvoir vous adresser quelques mots dans les colonnes de ce journal, non pas pour y publier des conseils, car mon jeune âge m'oblige de trop en demander, mais pour traiter ensemble sur un article important pour notre classe, qui, tous les jours, s'agrandit selon les progrès du commerce.

Je n'aurais pas à me féliciter de ce bonheur, si le hasard n'eût permis que je fisse connaissance d'un ami (qu'il me permette de dire ainsi) aussi confrère d'état, qui, par ses talents et son noble dévouement à la cause de la jeunesse, particulièrement à celle de notre jeune classe mercantile, me rappela, par quelques paroles, ce devoir imposé à tous les cœurs zélés pour son avancement et ses progrès, en semolant me dire: Que la jeunesse s'unisse et travaille unanimement à effectuer, établir, et soutenir son bien-être. Je me sentis indigné de cette noble tâche, et lui communiquai mon incapacité; encore il semblait me dire: essayez, et vos petits efforts ne seront pas comptés pour rien. — Son zèle, et celui de ses confrères qui ont soutenu ce journal, malgré les sacrifices dont leur dévouement a été la cause depuis son apparition, me frappa, et me porta à m'unir à eux en rédigeant le présent article, pour lequel je vous demande indulgence. Mon peu d'habitude à écrire me fait espérer grâce pour les fautes de style qu'il contient.

Le dernier numéro de l'*Avenir* contient un article de la plus haute importance pour notre classe. C'est l'article commentant l'invalidité des objections à fermer les boutiques et les magasins à une heure établie, durant un certain tems, afin d'accorder aux commis-marchands le tems de s'instruire, chose qui leur serait très nécessaire, car il n'y a pas à nier le besoin qu'a notre classe d'étudier, pour s'éclairer davantage, ou pour pratiquer ce qu'elle sait déjà, si elle ne veut pas l'oublier entièrement.

L'*Avenir*, entièrement dédié à la jeunesse, a rempli son devoir envers elle en cette occasion, et il ne reste plus qu'à nous intéresser à notre sort si nous voulons nous procurer l'avantage de l'éducation. Oh! s'il en dépend ainsi de nous, faisons donc des efforts immédiats, pendant qu'il en est encore tems, pour arriver au but que nous nous sommes imposés d'atteindre, et que nous attendons tous avec impatience. Soyons persuadés qu'il sera d'autant plus glorieux que nous y aurons mis de travail et de sacrifices. Prenons fermement la résolution de bien profiter de tous les instants qui nous seront donnés, pour nous procurer cet avantage de l'éducation. Que ceux de nous qui ont besoin d'école promettent d'employer le tems qui s'écoulera depuis sept heures du soir jusqu'à une heure raisonnablement avancée, uniquement à cela. Que ceux qui sont plus avancés et tons autour de nous, ne l'étant pas déjà, se hâtent de s'enrôler sous la bannière de l'Institut-Canadien. C'est là la meilleure école mutuelle que l'on puisse recommander. Qu'ils promettent venir passer la soirée à son cabinet de lecture, et tous trouveront là des journaux et des livres pour s'instruire ou s'amuser. Que tous assistent aux séances de discussions qui ont lieu tous les jeudis de chaque semaine, et que ceux qui le peuvent prennent part à ces discussions. Que ceux qui le peuvent se fassent la résolution et s'imposent la noble tâche d'employer leur tems à aider les rédacteurs de l'*Avenir*, par la rédaction d'articles instructifs, et alors ce journal, devenant plus fermement l'organe de la jeunesse, le protégera, et fera connaître ses besoins. Enfin que ceux qui

veulent demeurer sourds à l'appel qui leur est fait, de travailler à leur éducation et à l'avantage de notre classe, venillent au moins faire en sorte que les privilèges qui nous seront accordés, j'en ai la douce espérance, ne soient pas rétrécis ou annulés par leurs méfaits.

Maintenant, amateurs de l'éducation, il ne nous reste plus qu'à nous rassurer dans notre position qui jusqu'ici a été incertaine, et si, quand un sage homme a prononcé ces paroles devant notre Institut: "J'ai peu lu, j'ai encore moins vu; mais j'en ai lu et vu assez, pour me convaincre que nous travaillons beaucoup moins qu'on ne le fait ailleurs," nous avons eu à gémir sur l'apathie de notre classe; faisons en sorte que, par notre travail, nos lectures, nos recherches et nos études, nous puissions nous mettre à la hauteur de notre noble profession.

COMMERCE.

Nous sommes fiers d'apprendre que la société mercantile d'économie qui compte à peine un mois d'existence a déjà la jolie somme de SOIXANTE LOUIS de déposée. Ceci dit plus que ne le feraient des volumes en faveur de cette jeune société et des jeunes membres qui en font partie.

On ne pourrait donc trop encourager les jeunes commis qui ne sont pas membres de le devenir au plus tôt.

Nous avons reçu le 1er numéro du 2me volume de l'*Avenir*; nous n'avons pu lire sans émotion l'article éditorial, dans lequel l'écrivain regrette l'apathie de notre population pour les entreprises politiques, les obstacles sans nombre qui viennent assaillir ceux qui veulent se mettre à la tête de semblables établissements, et l'abandon dans lequel ils se trouvent bientôt plongés, souvent après les promesses les plus flatteuses.

Echo des Camp.

— Le comité de l'association constitutionnelle de la réforme et du progrès vient d'adresser un manifeste au peuple canadien dans lequel il expose succinctement, en un langage fidèle et énergique, toutes les fautes de notre administration coloniale, et où il proteste contre toutes les spoliations et injustices faites aux Bas-Canadiens depuis l'Union. Nous sommes certains que l'appel qu'il fait au peuple du Bas-Canada ne restera pas sans effets.

— Il s'est glissé plusieurs erreurs involontaires dans notre dernière feuille et pour lesquelles nous demandons indulgence à nos lecteurs. Il y en a une surtout que nous devons rectifier, c'est celle où notre compositeur nous a si maladroitement fait parler du commerce libre. A la fin du quatrième paragraphe de notre article éditorial, au lieu de lire: et tout le commerce libre deviendra avant longtemps règle générale, lisez: et, tout comme le commerce libre, il deviendra avant longtemps règle générale.

Mariages.

A St-Antoine de Chambly, en la demeure de M. George St-Amand, le 13 du courant, par le Révé. M. Tanner, ministre évangélique français, M. Louis-Fernand Alexis Violletti, ex-chirurgien de marine, né en l'Isle de Porto-Rico, (Indes Occidentales.) à Dlle. Henriette-Eugénie Maximilienne, fille aînée de M. George St-Amand, ci-devant de Québec.

En cette ville, mardi le 16 courant par le révérend Messire Connolly, J. F. Pellant, écrivain, marchand, à Dlle. Marguerite Prendergast, tous deux de cette ville.

Décès.

A Ste-Anne de la Pérade, le 6 courant, dame Lanouette, née Anger, épouse de M. Joseph Lanouette, major de milice et respectable citoyen de la place. Cette dame emporte avec elle les regrets les plus amers de tous ceux qui la connurent et dont elle était le charme et l'admiration. Douée de qualités au-dessus de tout éloge, elle sut toujours, par sa charité et sa promptitude à secourir et aider tous ceux qu'elle pouvait soulager, se faire estimer et chérir par des milliers de cœurs qui se rappelleront toujours avec douleur la perte qu'ils viennent de faire en elle. Morte à l'âge avancé de quatre-vingts ans, elle a conservé jusqu'au dernier moment toutes ses facultés, et sa longue carrière n'est qu'un tissu de bienfaits et de bonnes actions, elle avait le plus grand droit au titre de femme de mérite.

Société Mercantile d'Economie.

La prochaine assemblée mensuelle de cette société aura lieu MERCREDI le PREMIER décembre prochain à la chambre-de-nouvelles de l'Institut-Canadien à huit heures P. M.

Il y aura assemblée des directeurs le 10 et le 20 de chaque mois à compter d'aujourd'hui.

A. MOUSSEAU, président.
J. B. E. DORION, secrétaire.

Montréal, 15 nov. 1847.

Pharmacie Canadienne

COIN DES RUES ST-JACQUES ET ST-LAMBERT,

MONTREAL.

22 juillet 1847.

DR. TRUDEL.

LE VÉRITABLE

PORTRAIT DE S.S. PIE IX.

PEINT D'APRÈS NATURE, A ROME, EN 1847, ET GRAVÉ SUR GRAND PAPIER DE CHINE.

28 pouces de haut sur 22 de large.

CETTE MAGNIFIQUE GRAVURE, copie fidèle d'un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'école Italienne, sera bientôt mise en vente chez les soussignés.

L'intérêt toujours croissant qui entoure aujourd'hui LE GRAND APÔTRE DE L'ÉGLISE ET DE LA LIBERTÉ, S. S. PIE IX, ne peut qu'inspirer le plus vif désir de posséder le portrait d'UN SI ILLUSTRE PONTIFE.

Les grandes dimensions et le mérite artistique de cette gravure lui mériteront, sans doute, la première place dans les salons de nos concitoyens.

CHÂPELEAU ET LAMOTHE,

Rue Notre-Dame, vis-à-vis le Séminaire.

Montréal, 20 novembre 1847.

PROSPECTUS

DE LA

Société Mercantile d'Economie

BUREAU DE DIRECTION:

A. MOUSSEAU, Président.
A. L. LACROIX, Vice-président.
J. B. E. DORION, Secrétaire.
A. ROY, Trésorier.

CHAS. BOURDON B. GIROUX
L. BEAUCHAMP P. Z. MAGNAN
J. R. SINCENNES J. R. GIROUX

La société a pour but d'encourager les commis-marchands canadiens à économiser leurs salaires, à placer favorablement leurs épargnes et à faire tous leurs efforts pour répandre les connaissances mercantiles parmi la classe de jeunes gens engagés dans le commerce.

Pour atteindre ce but, les associés s'obligent à faire des versements égaux et mensuels de £1 chaque pendant trois années consécutives de sorte que le nombre de parts qui est limité à cent formera alors un capital de £3,600. La société fera profiter les versements à mesure qu'ils entreront et ce autant que possible d'ici à cinq ans, temps pour lequel la société est formée et il sera décidé alors si elle continuera ses travaux soit en fondant un établissement quelconque ou en toute autre manière.

Depuis que la vapeur et le fil électrique ont franchi les distances qui séparaient les villes des campagnes, les bourgs des villages, il n'est plus permis d'après les idées du libéralisme de travailler pour une localité, pour une ville exclusivement, et pour cette raison la société admettra des actionnaires de toutes les parties du Canada pourvu qu'ils aient les qualités requises par la troisième clause de sa constitution.

L'utilité d'une telle société ne peut être mise en doute si on l'envisage d'abord sous un point de vue matériel. Premièrement, elle ne peut qu'être profitable aux associés en ce qu'elle leur fait épargner une somme qu'ils auraient peut-être dépensée à peu de chose: secondement, si on calcule les intérêts que l'industrie canadienne a à payer en proportion de ses profits, on se convaincra facilement et plus que jamais de cette vérité que dans quatre-vingt-dix cas sur cent, pour faire de l'argent il faut en avoir. Troisièmement: cette société en peu d'années leur sera une protection efficace pour s'établir: protection qu'ils chercheront peut-être en vain ailleurs dans des temps comme ceux-ci où le commerce est si précaire.

Sous un point de vue intellectuel pourra-t-on soutenir que la classe mercantile n'a pas besoin d'instruction? Disputera-t-on le besoin, l'utilité, la nécessité et l'urgence de l'éducation? non, certainement!

Si de là on passe à un plus haut point de vue; au point de vue national, elle ne peut que resserrer ce lien d'union, (qu'il est si désirable de voir régner entre des confrères) cette noble émulation, ces idées d'entreprises et de progrès qui vont toujours grandissant parmi la jeune classe mercantile, favoriser et répandre les connaissances nécessaires pour former des hommes pratiques capables de prendre part aux affaires et de lutter avec leurs compétiteurs.

Avec des avantages semblables à ceux-ci s'en trouvera-t-il qui resteront en arrière? Que tous ceux qui le peuvent y prennent part. Qu'ils se persuadent bien de ces vérités qu'en épargnant on apprend à concevoir l'importance d'économiser, qu'en économisant on prend le goût du travail, qu'en travaillant on s'acquiert une aisance honorable et que ce n'est qu'à cette condition de travailler, de travailler toujours, que l'on est sobre, honnête, rangé dans ses affaires, vrai patriote et bon citoyen.

Le premier versement mensuel se fera le 1er octobre prochain.

Pour toute autre information sur les règlements, etc. s'adresser (si c'est par la poste, affranchir,) au secrétaire ou au président.

J. B. E. DORION.

Secrétaire.

Montréal, 22 sept. 1847.

LA SAINTE CATHERINE. UNE GRANDE SOIRÉE PUBLIQUE SOUS LE PATRONAGE DES DAMES CANADIENNES,

REPRÉSENTÉE PAR MDES.

LEPROHON, CAMPBELL ET DE SALABERRY,
AURA lieu à L'HOTEL DONEGANA, MERCREDI, le 24 du courant, veille de la Sainte-Catherine (ancienne fête Canadienne.)

Son Excellence le GOUVERNEUR-GÉNÉRAL et LADY ELGIN honoreront la Soirée de leur présence.

Rien ne sera épargné pour rendre la Soirée agréable. Les Dames patronnes prendront le fauteuil à 8 1/2 h. P. M., et la Dance commencera à 9 h. P. M.

Cartes d'admission: 10s. pour un Monsieur avec une ou deux Dames et 2s. 6d. pour chaque autre Dame.

Une liste de souscription est actuellement ouverte à l'Hotel Donegana, où on pourra se procurer des cartes d'admission, Mardi le 23 et Mercredi le 24 du courant, depuis 10 h. A. M. jusqu'à 4 h. P. M.

Par ordre du Comité,

JULES R. BERTHELOT,
Secrétaire.

9 novembre.

AVIS.

TOUTES personnes ayant à leur soin ou possession aucun ARGENT, MARCHANDISES, BIENS-MEUBLES ou EFFETS qui auraient ci-devant appartenu à des Emigrés, maintenant MORTS, ou appartenant maintenant à des Emigrés MALADES, sont par les présentes requises DE LES LIVRER sans délai au sousigné, qui a dûment été autorisé par SON EXCELLENCE LE GOUVERNEUR-GÉNÉRAL EN CONSEIL, en date du 25 Octobre courant, à recevoir ces Argent, Marchandises, Biens Meubles et Effets.

JOS. CARY,
Dép. Inspecteur-G n.

Montréal, 13 Novembre 1847.

P. GENDRON, IMPRIMEUR,

No. 24, Rue St-Vincent,—Montreal.

OFFRE ses plus sincères remerciements à ses amis et au public pour l'encouragement qu'il en a reçu, depuis qu'il a ouvert son ATELIER TYPOGRAPHIQUE, et prend la liberté de solliciter de nouveau leur patronage, qu'il s'efforcera de mériter par le soin qu'il apportera à l'exécution des ouvrages qui lui seront confiés.

On exécute à cette adresse, toutes sortes d'impressions telles que:—

LIVRES,	PAMPHLETS,
CATALOGUES,	BILLETS D'ENTERREMENT,
CARTES D'ADRESSE,	CIRCULAIRES,
CHÈQUES,	POLICES D'ASSURANCE,
TRAITES,	CARTES DE VISITES,
CONNAISSEMENTS,	ANNONCES DE DILIGENCES,
	PROGRAMMES DE SPECTACLE, ETC.

Le tout avec goût et célérité.

Tout le matériel de son établissement est NEUF, acheté depuis 5 ou 6 mois seulement.

PRIX TRÈS RÉDUITS.

CONDITIONS DU JOURNAL.

L'*Avenir* paraît tous les samedis dans l'après-midi sous les auspices d'une société en commandite de jeunes gens.

Le prix d'abonnement est de dix chelins par année, payables par semestre d'avance. On ne s'abonne pas pour moins de six mois.

Toute personne fournissant six abonnés, pourra devenir agent et recevra le journal gratis.

Le journal est rédigé par un comité de collaborateurs. Les communications etc., doivent être adressées au directeur de la société, affranchies et munies d'une signature responsable.

On recevra les abonnements au bureau du journal, chez M. P. GENDRON, no. 24, rue St. Vincent; à la chambre-de-nouvelles de l'INSTITUT-CANADIEN, no. 25, rue St. Gabriel; chez MM. E. R. FABRE, et Cie; ainsi que chez les agents ci-dessous:

AGENTS DE L'AVENIR.

Québec,	S. DRAPEAU.
Trois-Rivières,	P. NOURIE.
Champlain,	A. J. MARTINEAU.
Berthier,	P. J. GUITTÉ.
Ste. Anne de la Pérade,	L. BUREAU.
Sorel,	J. B. LAMÈRE.
St. Ours,	JOS. GERMAIN.
St. Jean Dorchester,	J. MARCHESSEAU.
St. Hyacinthe,	J. C. BACHAND.

Imprimé pour les propriétaires par P. GENDRON, imprimeur, No. 24, Rue St. Vincent, où l'on pourra laisser tous ordres, annonces, etc.